

ZONE 54, le documentaire collaboratif en question

Comment l'anthropologue mène-t-il son travail d'enquête auprès de sociétés exotiques ? Le défi pour l'anthropologue, qui cherche à comprendre et expliquer une culture, les façons de faire et de penser, est immense. Comment traduire la complexité, l'individualité, les différents points de vue, les tensions qui parcourent un groupe ? Comment réussir à s'affranchir de ses propres façons de faire et de penser, pour expliquer celles qui nous sont étrangères ?

Aujourd'hui, l'anthropologie ne se pratique plus seulement avec des peuples éloignés culturellement, mais avec des groupes qui se trouvent dans nos sociétés, comme par exemple ceux qu'on appelle les Zonards, les "punks à chiens". Amandine Turri Hoelken, jeune anthropologue, a intégré cette tribu des villes et a entrepris un travail photographique collaboratif à visée documentaire. Créer ensemble, pour demeurer au plus près de leur réalité et de leur vision du monde.

Amandine Turri Hoelken nous offre le récit de cette quête d'authenticité, de sa première rencontre avec un Zonard aux expositions qui ont lieu aujourd'hui.



J'ai commencé le projet Zone 54 à l'automne 2012. Tout juste sortie des Beaux-Arts de Nancy, j'entreprenais un Master en anthropologie sociale et culturelle à l'Université de Strasbourg. La rencontre avec la « Zone », comme eux le disent, était pour moi l'occasion de réfléchir à un projet qui mène à une démarche, une esthétique et une connaissance.

Pourquoi les Zonards et qui sont-ils ?

J'ai choisi ce terme car c'est ainsi qu'ils se nomment. Certains l'aiment moins, mais aucun au final n'était convenable, si ce n'est « punks à chiens », mais ce terme trop médiatique n'était apprécié de personne, et le mot « zone » est très courant dans leur langage : « aller à la zone », « zoner » ... J'ai choisi de travailler avec eux (parce qu'il s'agit bien de cela, travailler avec) pour deux raisons. Ces personnes m'intriguaient, elles me semblaient loin du stéréotype des SDF que j'avais en tête, avec leurs blousons en cuir, leurs crêtes et leurs chiens. L'autre raison était qu'à cette époque, il y avait très peu de littérature scientifique à leur sujet. C'était pour moi l'occasion de me lancer dans un monde inconnu, loin du travail que je faisais précédemment autour de ma famille.

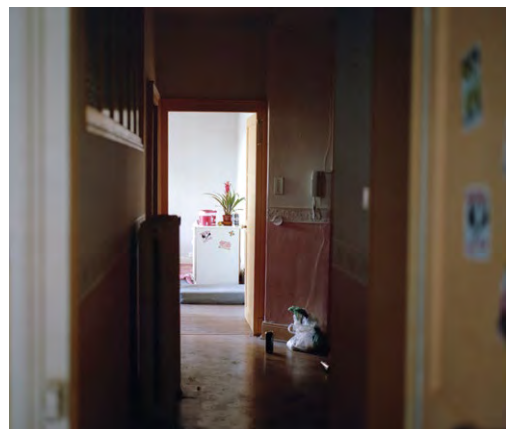
Dès l'idée de ce projet, j'ai voulu élaborer un travail collaboratif avec eux. À cette époque, ma démarche était expérimentale, et je n'avais pas la moindre idée où cela allait m'amener ni comment réaliser un tel projet. Aujourd'hui, je fais un doctorat en anthropologie sur les formes collaboratives, que maintenant j'appelle dialogiques, mais à cette époque, ma démarche était de l'ordre de l'intuition. J'avais la volonté de montrer une réalité complexe et d'adopter une pluralité des points de vue ; j'ai appris par la suite que la première caractéristique d'une démarche dialogique est la polyphonie (littéralement cela signifie un récit à « plusieurs voix »).

ZONE 54

Après avoir marché des semaines, peut-être des mois, au centre-ville, sans oser en aborder aucun, voilà que Cynok, un grand zonard, avec une crête ressemblant à la banane d'Elvis, m'accoste, pour me demander une cigarette. Le temps de la rouler, je saute sur l'occasion et lui présente mon projet. Il me semble même que je l'ai invité à boire une bière en terrasse pour lui en parler – la seule et unique fois où cela s'est passé ainsi, bien que j'ai fait cette proposition plusieurs fois et à plusieurs personnes ; les terrains vagues sont certainement pour eux plus rassurants que les terrasses de café, et les chiens y sont plus libres.

Cynok semble apprécier le projet et pendant plusieurs mois, j'arrive à le voir quelques fois, rencontrant parfois une ou deux autres personnes. Cependant, la glace ne se brise pas, et bien souvent, nous n'arrivons pas à nous croiser, ou il ne vient pas à notre point de rendez-vous. J'ai compris plus tard que les notions de temps et d'espace sont très différentes pour eux. Vers le mois de mars ou d'avril, cela fait un moment que je ne l'ai pas vu. Je prends mon courage à deux mains et je vais à la rencontre d'autres personnes. Je rencontre Julien (que je ne reverrai que très peu par la suite) qui, très vite, me fait rencontrer d'autres personnes. Et d'un coup, le projet part, la confiance s'installe, enfin, après 7 mois. Je ne commence à faire des photographies qu'un ou deux mois après cette rencontre, à leur demande d'ailleurs.





J'arrive à les voir régulièrement, 2 à 3 jours par semaine. Je rencontre beaucoup de nouvelles personnes à ce moment-là, toutes celles qui sont aujourd'hui présentes dans le projet. Petit à petit, j'accède à leurs squats, à leurs quotidiens, je leur tiens compagnie pendant les moments de manche, je les accompagne aux terrains vagues (un en particulier, qui était un point de rendez-vous important, aujourd'hui détruit).

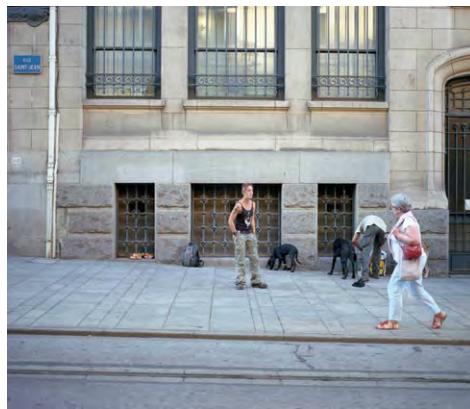
C'est un été chaud et ensoleillé. Je découvre à ce moment-là leur chronotope, leur interprétation du temps et de l'espace : pour un trajet qui me demanderait 15 minutes, il se passe 1 à 2 heures avec eux, entre le « on y va, on nous attend là » et le moment où l'on arrive au point de rendez-vous. Leur quotidien est fait de rencontres et d'opportunités qu'ils saisissent. Quitte à louper des rendez-vous. J'ai compris que parfois, pour les retrouver, il était plus simple de faire un tour au centre-ville, aux points stratégiques (lieux de rencontre, de manche, terrains vagues) que de les appeler pour se donner rendez-vous. Je donnais souvent un rendez-vous malgré tout, et je finissais par faire un tour à leur recherche.



Je rencontre à cette période Franck, qui les deux premières années du documentaire sera la personne la plus présente, dont l'aide m'a été précieuse. C'est lui qui, pour la première fois, m'a fait découvrir un squat, lui aussi, qui m'a fait connaître de nombreuses personnes, dont Emy et Éric, un couple qui ne m'appréciait guère au début du projet, et qui finira par monter les expositions avec moi. Elles sont aujourd'hui encore les personnes les plus investies dans le projet.



Après quelques mois, les photographies s'accumulent. Une fois que j'ai une cinquantaine de photographies – je travaille en argentique moyen format, couleur – je les envoie développer à Paris. Une fois cela fait, je scanne les négatifs et les mets sur mon téléphone. Puis je leur montre les photos, et nous en discutons. Je continue de faire des photographies, je prends note de leurs remarques et je recommence la même démarche quelques mois après. À cette époque du documentaire, de 2012 à fin 2014, je n'ai aucun financement, ni aucune vision de l'avenir ou d'exposition.



Pendant deux années, tout se déroule comme cela. Nous discutons régulièrement des photographies, je continue à les suivre dans leurs quotidiens, j'observe les choses immuables et muables. Je vois les changements de squat, quand ils se font virer ou quand ils sont trop insalubres. Je découvre aussi quelques squats assez agréables, avec de l'eau et de l'électricité, à Paris – surtout un, où j'ai rencontré pour la première fois Emy et Éric.



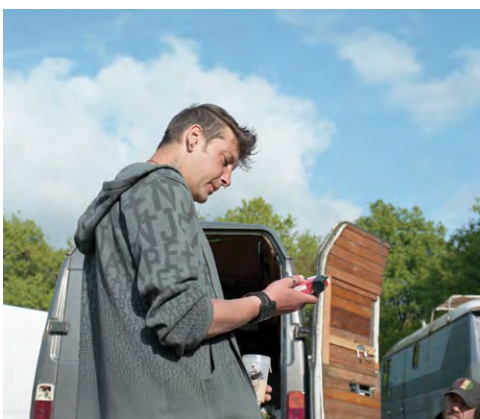
Je n'ai ni les moyens d'imprimer les photographies ni les moyens de les suivre plus loin que Paris. Régulièrement, ils se déplacent en Bretagne ou dans le sud de la France, dans des festivals ou chez des amis. Parfois, je ne vois plus certains d'entre eux pendant plusieurs semaines, je passe du temps avec d'autres, et vice et versa. Cette période, je ne me rendrai compte que plus tard à quel point elle a été importante.



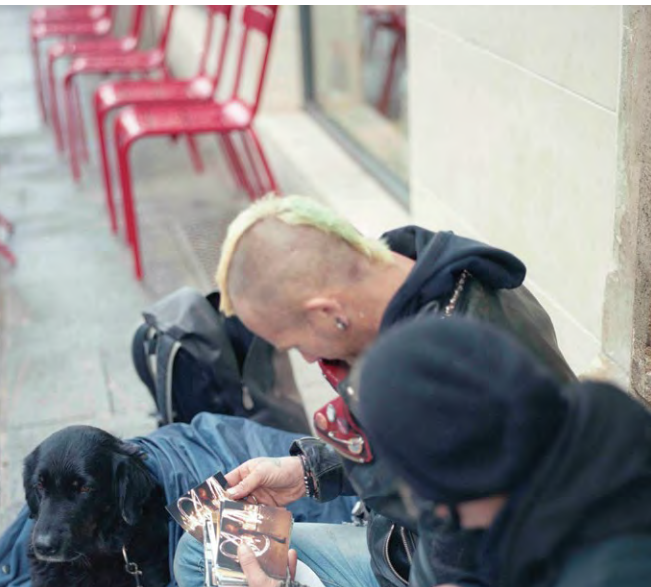
À cette époque, j'étais surtout préoccupée de ne pouvoir les accompagner plus loin, de ne pouvoir leur donner les photographies, ni leur permettre d'en faire – le moyen format ne les intéressait pas. Et quand je leur proposais de faire des photographies avec leur téléphone, bien que l'idée leur plaise, je n'en recevais jamais (j'en ai reçu 3 à ce jour). Je voulais pousser plus loin la collaboration, que je trouvais assez superficielle car je ne faisais que montrer et discuter des photographies que je prenais après tout, mais je ne trouvais pas comment faire. Je voulais un documentaire entièrement collaboratif, où leur rôle est aussi important que le mien dans la fabrication des images. Avec le recul, ces moments ont été importants, car pendant deux années, j'ai discuté avec eux des photographies, des cadrages, d'esthétique, de fond et de forme.

C'est seulement aujourd'hui que je comprends la difficulté de la collaboration. On ne peut forcer personne à être investi comme nous. Tous l'ont été, à différents degrés et de différentes manières. Je me dis aujourd'hui que la collaboration n'est pas un idéal où le rôle de chacun serait parfaitement égal ; je vois ça plutôt comme un espace où chacun peut prendre une place selon ses envies et capacités du moment. Et dans cet espace, j'essaie de me situer en « metteur en lien », pour reprendre la jolie expression d'Yvain von Stebut. Je me résous seulement aujourd'hui à me dire que ma place, quoi que je veuille en faire, était et sera différente de la leur.

En 2014, je commence à avoir des soutiens, de l'association Spraylab, dont je fais aujourd'hui partie, et d'Éric Didym, directeur du CRI des Lumières. J'obtiens, au tout début de l'année 2015, la bourse « Regards sans limites ». Elle me permettra de les suivre plus loin dans leurs voyages, comme aux jeux Olympunk, en Bretagne, et d'acheter des appareils jetables pour qu'ils puissent eux-mêmes documenter leurs quotidiens.



Une nouvelle étape du travail commence. Tout d'abord parce qu'il y a en vue des restitutions, et aussi parce qu'ils peuvent enfin faire eux-mêmes des photographies. Les appareils jetables étaient une très bonne solution, ils pouvaient les amener partout sans craindre de les abîmer. Quand ils m'en rendaient un, je leur en redonnais un. Parfois, s'ils partaient, je leur en donnais plusieurs. Enfin, cela m'a permis d'imprimer les anciennes photographies et les nouvelles, et de leur donner à chaque fois. L'interface n'était plus mon téléphone, nous avions des tirages que nous pouvions poser par terre ou sur une table pour en discuter, pour les trier, etc.



J'ai été très surprise des premières photographies. Il y avait beaucoup de chiens, photographiés de manière très proche et très intime, ce que je ne faisais pas du tout. Il y avait aussi quelques selfies, que j'ai adorés, car, par définition, je ne peux pas en faire d'eux. Mais il y avait aussi des découvertes : j'ai appris qu'ils allaient parfois au musée, ou qu'ils faisaient des sorties organisées par des centres sociaux. Ce qu'ils ne m'avaient pas dit jusque-là. Beaucoup de photographies ont été prises quand je n'étais pas là, ce qui était génial, car cela me donnait un peu un sentiment d'ubiquité. Je n'avais plus à être là tout le temps, le projet commençait à devenir autonome. Il y avait parfois des photographies intimes, personnelles, et parfois des photographies de documentation de leurs quotidiens. Cette première vague de photographies m'intéressait beaucoup ; le temps passait et on continuait d'échanger autour de mes photographies et des leurs.



Les deux premières expositions ont eu lieu en octobre. Celle faite à Spraylab m'a permis de pousser au plus loin les formes de collaboration. Pour cette exposition, j'avais décidé de vidéoprojecter mes photographies sur trois écrans, sous forme de séquences narratives – une boucle de 16 minutes. Ces photographies étaient accompagnées d'une bande sonore d'environ une heure, de différents sons que j'avais glanés durant la dernière année (manche, concerts punks et discussions en appartement). Sur les murs étaient accrochées leurs photographies. J'ai proposé à chacun de venir à Spraylab pour trier avec moi leurs photographies. Seuls Éric et Emy ont répondu à l'appel. Certains étaient partis – Franck et Cynok – et les autres, bien qu'ils m'aient dit venir, ne sont jamais venus, jusqu'au vernissage.





Avec Éric et Emy, surtout Emy, nous avons trié et choisi ensemble leurs photographies et leurs formats. Je les imprimais dans la foulée, et Emy allait les accrocher dans l'espace d'exposition, situé juste derrière le studio d'impression. Pour l'occasion, elle avait aussi amené deux de ses tableaux et nous avons installé une petite table sur laquelle elle a installé les bijoux qu'elle fabriquait (que je n'avais jamais vus jusque-là). Dans le même temps, j'ai imprimé une centaine de petits tirages ; j'avais comme idée qu'ils puissent donner ces tirages dans la rue, pendant qu'ils faisaient la manche, pour tenter de créer un dialogue différent avec les passants. J'avais en effet constaté, durant trois années, que les dialogues entre eux et les passants étaient toujours sensiblement les mêmes. Les événements, bien sûr, se sont passés un peu différemment. Certaines photographies ont été gardées, d'autres ont été données, mais beaucoup à leurs connaissances (travailleurs sociaux, personnes qu'ils croisaient régulièrement dans la rue lors des balades...), et quelques-unes aux passants.

Le soir du vernissage, presque toutes les personnes dont j'avais croisé la route ces trois années sont venues, ainsi que beaucoup de travailleurs sociaux (grâce, certainement, aux petits tirages qu'ils avaient donnés) ainsi que le public habituel de ce lieu. J'avais très peur, étant donné que seuls Emy et Éric avaient assisté à l'installation, que celle-ci ne plaise pas aux autres. J'avais très peur d'avoir dénaturé leurs quotidiens.

Ce vernissage est l'un de mes meilleurs souvenirs. Mon ami – Vincent Vicario – mixait de la musique punk. Le lieu accueillait les chiens. Il y avait beaucoup de monde. Mais surtout, il y avait beaucoup de personnes qui échangeaient. Ce soir-là au moins, les frontières eux/moi, eux/passants semblaient plus ou moins abolies. Les images étaient l'occasion de raconter de vive voix leurs quotidiens aux personnes présentes. Mon parti pris était de n'avoir aucun texte ; je n'aime pas écrire sur les personnes, je trouve les mots trop précis, le mot « zonard » me pose problème parce qu'il est imagé, je préfère de loin une photographie montrant un zonard.



Ce parti pris m'a été parfois reproché. Pour Mike, l'exposition manquait d'individualité, et il avait raison. Je lui ai proposé d'écrire un texte qu'on accrocherait où il voudrait. Je n'ai jamais eu ce texte, mais c'est quelque chose auquel je réfléchis. La dernière exposition en date, à Strasbourg au moment où j'écris ces lignes, aurait dû comporter des textes d'Emy. Elle m'a dit en avoir écrit plusieurs ces derniers temps. Pour diverses raisons, je n'ai pu les avoir, mais j'espère les intégrer si d'autres expositions ont lieu.



Je pensais qu'après les expositions ce projet serait fini, mais il continue aujourd'hui. Après l'exposition à Spraylab, Emy m'a confié vouloir faire une série spécifiquement sur les chiens. Ce moment m'a marqué, car elle utilisait là un langage et une intention purement photographique. J'ai alors continué à donner les appareils photo, et le projet continue. Grâce à eux.



La dernière expo en date, à Strasbourg, montre beaucoup de leurs photographies (la moitié), et beaucoup des nouvelles. J'ai trouvé ces dernières images assez impressionnantes, j'ai vu leur regard changer. Il y avait, bien sûr, la très belle série d'Emy sur les chiens, mais aussi d'autres images qui, il me semble, sont moins personnelles qu'avant. Il y a toute une série d'images de paysages, lors des voyages. Il n'y a plus de selfie, mais deux photographies que j'apprécie beaucoup, où Emy et Éric posent en touristes, près des gorges du Verdon et près d'un autre lieu dont j'ai oublié le nom.





Je réfléchis aujourd'hui à des moyens de pousser plus loin encore la collaboration, pour le nouveau projet que je mène avec des personnes réfugiées syriennes. Et grâce à l'implication des personnes que j'ai rencontrées, peut-être y a-t-il une suite à donner à ZONE 54 ?

